

NADÈGE DRUZEWSKI



LYON

INSOLITE ET MÉCONNU



ÉDITIONS JONGLEZ

ESCALIER DU 10, RUE DE LA LAINERIE

③

Une prouesse architecturale du XV^e siècle

10, rue de la Lainerie

69005 Lyon

Appuyer sur le bouton « 0 » du digicode

Généralement ouvert en journée jusqu'à 19 h

Résidence privée, il convient de respecter la quiétude des habitants

Métro D, station Vieux-Lyon



Au cœur du Vieux-Lyon, une maison florentine du XV^e siècle abrite un joyau architectural dont le niveau de sophistication, véritable prouesse technique entre le gothique et la Renaissance, constitue un tour de force pour l'époque. L'escalier qui dessert les étages de la demeure n'est, en effet, pas constitué d'un noyau central (partie de la construction qui soutient l'escalier de la maison du côté intérieur) mais d'une élégante colonne torsadée qui lui confère une délicatesse inégalée.

Cet escalier à la douce couleur ocre révèle le savoir-faire extraordinaire du tailleur qui, dans une même pierre, a taillé la marche, la contremarche et le limon (pièce sur laquelle les marches et les contremarches prennent appui), de façon à ce qu'elle se joigne avec les marches supérieures et inférieures en créant un jour central.

Les rampes, taillées directement dans le mur et au centre, renforcent l'élégance de cette structure tout en créant une légère sensation de vertige.

Une maison florentine, héritage des foires de la Renaissance

Cette maison florentine du 10, rue de la Lainerie, dont la cour, les façades et la toiture sont également remarquables, témoigne de l'effervescence de la ville de Lyon à cette époque. Bénéficiant de l'édit royal octroyé par Louis XI en 1463, qui porte à quatre le nombre de foires annuelles à Lyon, la ville devient un carrefour commercial majeur et l'une des plus grandes places bancaires d'Europe. Attirant des marchands venus des provinces et pays alentour (Bourgogne, Provence, Lorraine, Suisse, Allemagne, Savoie, République de Gênes, Florence, etc.), qui étalent leurs marchandises dans toute la ville, Lyon reçoit puis exporte des draps de soie, du velours, du taffetas, du damas, des épices, des aciers fins et des armes de qualité, mais aussi des couteaux, des produits métallurgiques...

À l'avènement de Louis XI, les affaires les plus importantes sont le fait des banquiers lyonnais. De grandes familles italiennes ne tardent cependant pas à leur enlever cette suprématie. Des Lucquois, Florentins et Vénitiens commencent dès cette époque à s'installer à Lyon. Ce sont d'abord les Médicis, suivis des Capponi, des Gondi et des Gadagni, qui deviennent des citoyens influents et se font construire dans les quartiers de Saint-Jean et Saint-Paul de somptueuses demeures. Louis XI ira jusqu'à autoriser pour eux la circulation à Lyon des monnaies étrangères. Conséquence des foires, la primauté de Lyon, centre bancaire et plaque tournante commerciale, dura tout au long du XVI^e siècle.

CAVES DE LA MAISON THOMASSIN

④

Une galerie d'art dans des salles moyenâgeuses

3, quai Romain Rolland, 69005 Lyon

Vendredi et samedi de 14 h à 19 h, dimanche de 11 h à 17 h ou sur rendez-vous

Entrée libre

Métro ligne D, arrêt Vieux-Lyon



© Anne-Cécile Pegaz

Donnant sur la place du Change, la maison Thomassin avec sa superbe façade du XV^e siècle est une halte incontournable de toutes les visites guidées du Vieux-Lyon.

Affichant un style gothique bien visible au deuxième étage de sa façade, avec ses fenêtres à meneaux surmontées d'arcs trilobés, elle est l'une des plus anciennes maisons de Lyon.

Mais la maison révèle bien d'autres secrets. Pour cela, il faut se rendre côté Saône, où le visiteur non averti aurait bien du mal à envisager qu'il s'agit d'un seul et même bloc d'habitation.

La maison Thomassin se compose en effet de deux corps de bâtiments de quatre étages, l'un donnant sur le quai, l'autre sur la place du Change avec en son sein une cour intérieure dotée de superbes galeries (non accessible au public).

Côté Saône, il faut pousser la porte du n° 3 qui abrite la galerie L'Œil Écoute et emprunter le petit escalier bien raide pour apprécier une découverte fort insolite. L'espace culturel est en effet abrité dans les superbes caves voûtées de la maison Thomassin, où plafond et piliers laissent apparaître la pierre.

Difficile d'affirmer si déjà les Fuers au XIII^e siècle, ou deux siècles plus tard les Thomassin, y avaient aménagé des salles voûtées. Mais à cette date, côté rivière, la façade avait les pieds dans l'eau et les bateaux pouvaient directement décharger leur cargaison.

Ce n'est qu'au XVII^e siècle qu'un premier projet de quai est mené (quai de la Baleine), les quais actuels datant, eux, du XIX^e siècle.

L'ampleur des salles rappelle l'emplacement stratégique de la maison pour le commerce et la banque : à deux pas du pont de Pierre, seul pont sur la Saône du XI^e au XVII^e siècle, et au carrefour de la place du Change, là où se tenaient chaque année les foires organisées par la ville.

Dans la seconde cave aménagée, un puits est toujours visible, avec de l'eau au fond, tandis qu'un mur porte les vestiges d'une ancienne pompe à bras, datant du début du XIX^e siècle.

Côté Saône, la façade de la maison Thomassin date de 1626. La propriétaire de l'époque, la comtesse de Bellin, agrandit à cette date la maison en construisant une extension, prolongée par un balcon-terrace.

Les propriétaires de la maison, les Fuers en 1285 puis dès 1380 les Thomassin, étaient de puissantes familles lyonnaises. Les Thomassin, famille de drapiers, fournirent sur plusieurs générations de nombreux conseillers de Ville.

ESCALIER DU 27, RUE SAINT-JEAN - 6, RUE DES TROIS-MARIES

⑨

Un étrange escalier troué

27, rue Saint-Jean - 6, rue des Trois-Maries
69005 Lyon
Tous les jours de 7 h à 19 h
Métro D, station Vieux-Lyon



La traboule entre les rues Saint-Jean et des Trois-Maries, avec ses escaliers à vis et ses galeries d'inspiration italienne datant du XVI^e siècle, est bien connue des Lyonnais. Elle présente pourtant une particularité que bien des visiteurs ne remarquent pas : dans la première cour côté Saint-Jean, les huit premières contremarches de la volée d'escaliers sont percées de trous réguliers...

Ceux-ci permettent tout simplement d'éclairer et d'aérer des caves situées en-dessous.

AUX ALENTOURS

Petite niche des Trois-Maries

⑩

En sortant de la traboule côté rue des Trois-Maries, une petite niche au-dessus de l'imposte à arabesque du n° 7 abrite depuis plus de quatre siècles les statues de trois jeunes femmes (dont celle du milieu est malheureusement décapitée). Ces figures correspondent à une enseigne d'hôtellerie du XVI^e siècle qui, en représentant les trois saintes femmes, a fait donner à la rue son nom de « Trois-Maries ».

Les Maries dans les Saintes Écritures ne manquent pas, mais il s'agirait ici de Marie-Salomé, Marie-Jacobé et Marie-Madeleine, les trois femmes de l'Évangile qui ont entouré Jésus-Christ au pied de la croix. Ce sont elles qui, selon la légende, accostant près de l'embouchure du Rhône, après la mort du Christ, ont donné leur nom aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

Avant son nom actuel, la rue fut d'abord baptisée Tres-Monnoye (*Retro-monetam* en latin) en référence à l'atelier monétaire qui avait été établi dans le palais de Roanne voisin (maintenant disparu – à son emplacement s'élève aujourd'hui le palais de justice). Elle devint plus tard la rue des Étuves, en raison des bains chauds qui furent établis dans la maison d'Aynard de Villeneuve, sortes de saunas médiévaux à la réputation douteuse, puis rue Ganivet, lorsqu'Antoine Ganivet devint propriétaire de cette maison.



INSTITUT DES SCIENCES CLAVOLOGIQUES

« Ne rien prendre au sérieux, à commencer
par soi-même »

16, rue du Bœuf
69005 Lyon
Métro D, station Vieux-Lyon

11

Au cœur du Vieux-Lyon, dans la cour de la maison du Crible qui abrite l'incontournable Tour Rose, se cache au fond à droite, un peu dissimulée par de grandes plantes, une porte en bois massif, ornée de superbes ferronneries et dotée de gros clous en forme de losange, qui annonce un mystérieux Institut des Sciences Clavologiques.

Rares sont les heureux élus à avoir poussé la porte. Que dissimule donc ce titre pompeux comme une science académique (du latin *clavum*, clou, et *logos*, science) ?

Loin d'abriter un musée du clou, voire du clou de girofle ou des passages cloutés, les lieux hébergent une docte confrérie dont les maîtres-mots sont l'humour et le parler lyonnais.

La ligne de conduite philosophique de cette nouvelle science (non reconnue par l'Académie) : « Ne rien prendre au sérieux, à commencer par soi-même ». L'historien lyonnais Félix Benoit (1917-1995) est à l'origine de cette joyeuse association farfelue. N'acceptant que 100 membres à la fois, il faut attendre, à l'instar de l'Académie, le décès d'un membre pour espérer être adoubé. Bon vivant et personnalité haute en couleur, Félix Benoit a signé de nombreux ouvrages sur l'histoire lyonnaise et présida, pendant 34 ans, l'Association des humoristes lyonnais. Il créa en 1952 l'ordre du Clou, académie à ordre collégial, et fonda en 1959 l'Institut des Sciences Clavologiques, installé depuis lors au n° 16 de la rue du Bœuf.

Comme l'énonçait Félix Benoit, grand chancelier de l'ordre du Clou et recteur de l'Institut des Sciences Clavologiques :

« Ce conservatoire souterrain des traditions trimillénaires et de la plaisante sagesse de la cité (par ailleurs redoute de l'humour et de la pataphysique), a été divisé en trois parties distinctes :

1 - Le narthex (où l'on accède par la porte « Georges Bazin ») consacré au culte du Dieu Clavogos.

2 - L'escalier de l'esprit (dont les marches ont toutes une signification dans les grades initiatiques de l'ordre du Clou et qui a été transformé en Musée).

3 - L'hyppogée pontifical (siège des conclaves clavologiques où se tiennent encore des soirées savantes ou gastronomiques).

De toute façon, c'est dans ce temple expiatoire de la malice des temps, que s'élabore la gelée royale de la pensée lyonnaise ».

L'Institut des Sciences Clavologiques est aujourd'hui présidé par le dessinateur Alain Saraillon.

Félix Benoit fonda également en 1977 la République de l'Île Barbe (dont il s'autoproclama gouverneur) ainsi que le Grand collège de Pataphysique.



CHAMBRE DE PAULINE JARICOT

12

Dans une maison des champs du XVI^e siècle

42 bis, montée Saint Barthélémy

69005 Lyon

Tous les jours de 9 h 30 à 12 h et de 14 h à 18 h, sauf le mardi et le dimanche matin

Entrée libre mais offrande bienvenue

Métro D, station Vieux-Lyon

Au deuxième étage de la maison de Lorette, la chambre de Pauline Jaricot (1799-1862), baignée dans une semi-pénombre où brûlent quelques bougies, nous plonge dans l'intimité de cette Lyonnaise née dans une famille de riches industriels et qui, après avoir dédié sa vie à la foi et à la cause ouvrière, vécut ici ses derniers instants dans le dénuement le plus total.

Quelques pièces de mobilier, dont son lit, mais aussi sa plume, son écritoire, son collier et quelques photographies de famille restituent l'ambiance XIX^e siècle de la chambre de cette femme à l'étonnante destinée.

Suite à une grave maladie dont elle sortit guérie, Pauline Jaricot décida de consacrer sa vie à Dieu et adopta le mode de vie et la manière de s'habiller des ouvrières. Informée par son frère de la situation critique



des missions catholiques à l'étranger, elle mit en œuvre des chaînes de prière et des collectes de dons pour les soutenir grâce à une organisation simple : constituer un groupe de 10 personnes dont chacune s'engagerait à former un nouveau groupe de 10 membres, organiser ainsi les dizaines en centaines et ces dernières en milliers. L'œuvre de la Propagation était née.

Quelques années plus tard, elle fonda le Rosaire Vivant, chaîne de prière destinée à éveiller les valeurs spirituelles. Proche du monde ouvrier, elle investit en 1747 dans une fonderie, souhaitant créer une entreprise industrielle chrétienne. Victime d'escrocs, elle se retrouva ruinée et instaura pour rembourser ses créanciers un péage sur l'escalier qui menait à Fourvière en traversant sa propriété.



À flanc de colline, entre la Primatiale Saint-Jean et le site de la basilique de Fourvière, la maison de Lorette était à l'origine une maison des champs baptisée « logis de Bréda ». Pierre Burbenon, riche propriétaire lyonnais, la fit construire en 1520. Les bâtiments ainsi que les jardins environnants furent rachetés par Pauline Jaricot en 1832 qui, en 1839, fit construire à côté une chapelle par l'architecte Antoine-Marie Chenavard.

La maison appartient depuis 1975 aux Œuvres Pontificales Missionnaires. Elle fut entièrement rénovée en 2003-2005, révélant des vestiges patrimoniaux comme un tronçon de voie romaine découvert lors du réaménagement de la cave, aujourd'hui hall d'accueil. Celui-ci est visible sous une plaque de verre.

Au troisième étage, des peintures murales du XVIII^e siècle, très bien conservées, ont été découvertes sous les couches de plâtre lors de la restauration de la maison. Elles témoignent, comme les marqueteries de bois au plafond, de la richesse et du raffinement des précédents propriétaires. Ces peintures ne sont visibles que lors des Journées du patrimoine.

ESCALIER ELLIPTIQUE DU 2, RUE SAINT-GEORGES

⑮

*Un escalier du XVII^e siècle unique en son genre
à Lyon*

2, rue Saint-Georges
69005 Lyon

Immeuble généralement ouvert le matin

Demander sinon l'aimable autorisation des habitants

Métro D, station Vieux-Lyon



Au pied de la montée du Gourguillon, la maison dite « du Soleil » avance, telle une figure de proue, sur la petite place de la Trinité.

Les flux de visiteurs ne manqueront pas de s'arrêter devant la terrasse du restaurant et son fronton, orné d'un soleil doré sur fond bleu, entouré par les statues de la Vierge et de Saint-Pierre dans deux niches d'angle.

C'est pourtant à l'intérieur, en poussant la porte du 2, rue Saint-Georges que la maison révèle son plus beau secret. L'entrée donne en effet sur une petite cour ovale avec un superbe escalier elliptique qui date du XVII^e siècle. À chaque étage, les balcons en coursivère desservent les appartements, éclairés au sommet par une verrière, véritable puits de lumière.

La maison tient son nom de ses anciens propriétaires : si elle fut longtemps attribuée à la famille Barou du Soleil, d'autres sources avancent l'hypothèse selon laquelle la famille Dusoleil fut propriétaire de cette maison aux XVII^e-XVIII^e siècles.

AUX ALENTOURS

Haut-relief d'un phénix

⑯

À quelques pas, en face, la maison du n° 3 bis est ornée d'un haut-relief représentant un curieux volatile décapité sur des branches enflammées. Il s'agit de la représentation d'un phénix, renaissant de ses cendres, vraisemblablement une enseigne de cabaret, datant de la Renaissance.



LA TABLE DE JEAN MOULIN

①

Une atmosphère inchangée depuis les années 1940

Restaurant Le Garet

7, rue du Garet

69001 Lyon

Métro A ou C, station Hôtel-de-Ville



En face du comptoir du restaurant *Le Garet*, coincée dans le renfoncement de la porte d'entrée derrière un épais rideau rouge, une petite table accueille aujourd'hui les clients comme elle accueillait pendant la Seconde Guerre mondiale Jean Moulin, envoyé de Londres par Charles de Gaulle afin de fédérer les mouvements de la résistance.

Tout est resté dans son « jus ».

Si les banquettes rouges de moleskine ont récemment été changées, ce sont exactement les mêmes qu'à l'époque, tandis que les boiseries renforcent l'atmosphère d'antan. Au-dessus de la banquette, une petite plaque dorée accompagnée d'un dessin le représentant rappelle que c'était là que s'asseyait le chef du Conseil national de la Résistance.

Dans l'atmosphère intimiste du petit restaurant à l'éclairage volontairement en clair-obscur, il semble facile de se replonger dans le passé. C'est aussi ici que Daniel Cordier dina pour la première fois avec Jean Moulin (alias Rex). Les souvenirs qu'il en livre dans *Alias Caracalla* sont en tout point conformes à l'expérience actuelle :

« Avant 7 heures, j'entre au Garet, petit restaurant à la devanture peinte en faux bois. Je m'installe sur la banquette de la table jouxtant la porte : en cas de danger, l'évasion sera plus facile. Quelques instants plus tard, Rex apparaît. Il me désigne la chaise en face de lui et s'installe sur la banquette ».

Jean Moulin à Lyon

Parachuté dans les Alpilles le 2 janvier 1942, Jean Moulin arriva à Lyon le 4 ou 5 janvier afin de tisser des liens entre la France libre et l'ensemble des mouvements de résistance de la zone sud : en zone libre, Lyon paraissait alors être la ville la mieux placée géographiquement. Il se fit passer pour un marchand d'art, utilisa de multiples pseudonymes (Joseph Mercier, Max ou Rex) et changea constamment de lieu de résidence. Il habita notamment, à l'été 1942, au 72, rue de la Charité dans le 2^e arrondissement avant de déménager, quelques mois plus tard, au 2, place Raspail dans le 7^e arrondissement. Il changea également souvent de poste de commandement comme au 1, place des Capucins dans le 1^{er} arrondissement ou encore dans les bureaux mis à sa disposition par France d'abord (mouvement de résistance limité à des cadres), à l'angle de la rue Sala et de la rue Victor-Hugo, qui abritaient une agence d'architectes dirigée par Georges Cotton.

MESURES DE BRONZE DE L'HÔTEL DE VILLE

③

Poids et mesures issus de la Révolution

1, place de la Comédie

69001 Lyon

La cour d'honneur est accessible au public uniquement lors de visites guidées (payantes) ou lors des Journées du patrimoine

Métro A ou C, station Hôtel-de-Ville



Au fond de la cour intérieure de l'hôtel de ville, sept plaques de bronze de différentes tailles, scellées dans le mur, passent facilement inaperçues dans le faste décor environnant.

On peut y voir une plaque datée de l'an XI de la République présentant les valeurs des poids et mesures pour les matières sèches et liquides, un tableau indiquant les dimensions intérieures des futailles allant du demi-hectolitre au kilolitre, un double-décimètre et un double-mètre (remplaçant respectivement le pied et la toise), un mètre-étalon (remplaçant l'aune), ainsi que deux mesures datant de 1660 destinées à étalonner la largeur des futaines (étoffes croisées et pelucheuses de fil et de coton).

Ces plaques permettaient à la fois à la population de pouvoir vérifier concrètement les mesures standard dans le cas d'échanges commerciaux, mais aussi de familiariser les gens avec les nouvelles mesures, comme le fut le mètre à la fin du XVIII^e siècle (voir double page suivante).



LE CYCLOPE À TROIS YEUX DE L'HÔTEL DE VILLE

④

Une retouche de dernière minute

1, place de la Comédie

69001 Lyon

La cour d'honneur est accessible au public uniquement lors de visites guidées (payantes) ou lors des Journées du patrimoine

Métro A ou C, station Hôtel-de-Ville



Parmi les quatre statues qui ornent le portique en hémicycle de la cour d'honneur de l'hôtel de ville, un détail passe facilement inaperçu aux yeux du visiteur, happé par le faste de l'établissement : sous une coquille, un homme à demi-vêtu, tenant à la main une flûte de Pan, le regard perdu au loin, présente la singularité d'avoir trois yeux.

Cette très étonnante sculpture est une représentation, dans la mythologie grecque, du cyclope géant Polyphème, rendu aveugle par Ulysse qui, fait prisonnier, lui creva l'œil durant ses pérégrinations. Trois yeux pour un cyclope ? Il s'avère que le sculpteur Lucien Pascal, à qui on avait commandé en 1883 une statue de Polyphème, ignorait que ce dernier était un cyclope. Ayant commencé la sculpture en le représentant avec deux yeux, il n'hésita pas à lui ajouter au dernier moment un troisième œil sur le front après avoir appris la nature du géant.

Polyphème est entouré des statues de Galatée, la nymphe dont il était vainement épris, de Neptune, son père, et d'Amphitrite, sa belle-mère (Polyphème étant né de l'union de Neptune et de la nymphe Thoosa).

AUX ALENTOURS

« Tony tape-du-cul » : le marteau de l'hôtel de ville ⑤

Côté place des Terreaux, la grande porte de l'hôtel de ville est ornée d'un petit marteau en bronze représentant un enfant joufflu dont le derrière sert de heurtoir. Baptisé « Tony tape-du-cul », la légende lyonnaise raconte qu'un jour de famine de 1693, les canuts décidèrent d'aller demander des comptes au prévôt et aux échevins de la ville. Les efforts pour ouvrir les portes s'avérant vains, il fallut les assauts répétés du derrière d'un solide gaillard, Tony Tomachot, contre les battants pour les faire céder. Le prévôt, ému de leur misère, leur promit qu'il suffirait à l'avenir de frapper à la porte pour qu'on leur ouvre. Il passa commande d'un heurtoir dont la forme aurait été choisie par un sculpteur facétieux voulant rappeler l'épisode.



PORCHE DE LA CONDITION DES SOIES

⑩

Des entrelacs de feuilles de mûrier et de vers à soie

7, rue Saint-Polycarpe

69001 Lyon

Métro A, station Hôtel-de-Ville

Entre l'hôtel de ville et l'église Saint-Polycarpe, un bâtiment d'inspiration toscane au porche magnifiquement ouvragé héberge la bibliothèque du 1^{er} arrondissement et un centre social. Sur l'arc de l'entrée, richement sculpté, trône une tête de lion ornée de feuilles de mûrier et de vers à soie, rappelant que ce local hébergeait au XIX^e siècle une activité clé dans le commerce de la soie : la Condition des soies.



Cet organisme était chargé de contrôler le degré d'humidité de la soie et d'éviter toute tricherie : les fils de soie peuvent, en effet, absorber jusqu'à 15 % de leur poids en eau sans paraître mouillés.

C'est en 1805 que Napoléon accorda le monopole de ce conditionnement à la chambre de commerce de Lyon. Celle-ci acheta un terrain sur les anciennes propriétés des Capucins et construisit, de 1804 à 1814, un bâtiment selon les plans de l'architecte Joseph-Jean-Pascal Gay. C'est autour de cet édifice que se bâtit par la suite le quartier des négociants.

Au rez-de-chaussée se trouvaient des entrepôts, au premier étage le vestibule de dessiccation et au second des magasins ainsi que le logement du directeur.

Au cours du XIX^e siècle, l'industrie de la soie connut un tel essor que le bâtiment fut agrandi à deux reprises. L'activité de la Condition des soies, qui portait sur moins de 400 tonnes en 1820, s'éleva à plus de 1 000 tonnes en 1840 et dépassa 4 500 tonnes en 1875. Quelques années avant 1870, l'industrie soyeuse comptait pour 75 % de l'industrie lyonnaise et on dénombrait plus de 100 000 métiers à tisser dans la cité. Malgré cette prospérité, les ouvriers de la soie remarquèrent une diminution de leurs revenus, constat qui aboutit aux deux insurrections des canuts, en 1831 et 1834.

La Condition des soies fonctionna jusqu'en 1940 et fut transformée en centre culturel en 1982.



Sur la droite de la façade, un bas-relief en bronze rend hommage à Pasteur (1822-1895) qui découvrit la cause de deux maladies des vers à soie : la pébrine et la flacherie. S'il réussit à enrayer la pébrine, maladie bactérienne, la flacherie, maladie due à une ingestion de feuilles de mûrier infectées, obligea les ouvrières à éliminer les larves malades à l'aide d'un microscope, comme le représente la figure à droite de la plaque.

COLONNADE DU 16, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

⑥

Le faste de l'ancien Grand Hôtel

16, rue de la République
69002 Lyon

Pour jeter un coup d'œil au hall de cet immeuble privé, demander l'aimable autorisation des habitants
Métro A, station Cordeliers



Si la façade de l'immeuble du 16, rue de la République ne manque pas de faste, son hall intérieur, avec sa colonnade sur six niveaux et sa verrière, est encore plus éblouissant. Édifié en 1855 par les architectes Benoît Poncet et Frédéric Giniez au moment du percement de la rue Impériale (actuelle rue de la République), le *Grand Hôtel de Lyon* faisait encore partie en 1947 des cinq grands hôtels de Lyon avec le *Terminus Perrache*, le *Royal*, le *Grand Nouvel Hôtel* et le *Carlton*. Exploité jusqu'en 1948, il fut racheté en 1919 par la Banque de France (dont le siège de la succursale lyonnaise était situé à côté, au n° 14), qui utilisa les locaux pour son propre usage à partir de 1948. Suite au déménagement de la Banque à la Confluence en 2013, l'immeuble fut transformé en logements et bureaux. Aux premier et deuxième étages, le carrelage du palier révèle encore aujourd'hui le monogramme de l'hôtel (voir photo ci-contre).



INSTALLATION

SENS DESSUS DESSOUS

16

Miroir et jeux d'optique

Parking des Célestins

Place des Célestins, entrée rue Charles Dullin

69002 Lyon

Métro D, station Bellecour



Place des Célestins, en face des portes du théâtre, un étrange périscope rayé de blanc et de noir fait surface. Le promeneur ayant la curiosité de se pencher à son hublot y découvrira une vue étrange qui défile à la manière d'un kaléidoscope. L'installation est en réalité une œuvre d'art intitulée *Sens Dessus Dessous*, conçue par Daniel Buren en partenariat avec les architectes Jean-Michel Wilmotte et Michel Targe.

Si l'impression visuelle depuis le périscope est déjà surprenante, c'est dans le parc de stationnement lui-même qu'il faut se rendre pour en avoir une vue complète et saisir tout l'effet visuel de l'œuvre. L'entrée se fait sur le côté de la place, par les escaliers qui descendent au parking des Célestins. Un accès piétons permet de se poster au sixième étage de cette colonne, composée de dizaines de fenêtres en arcades, autour desquelles se déploient les places de parking.

Le cylindre, haut de 22 mètres, est inspiré des puits toscans et abrite en son sein un grand miroir. D'un diamètre de 7 mètres, cette surface inclinée se compose de 55 miroirs hexagonaux ajustés au millimètre près, renvoyant la lumière et les images de ce puits percé de fenêtres grâce à un système de rotation permanente. Un rendu vertigineux, qui remet en cause nos sens et la spatialité du lieu.

Le parking, qui compte 430 places sur six niveaux et demi, a été inauguré en 1994.



LES ÉNERGUMÈNES DE LA BASILIQUE D'AINAY

33

Les possédés du Moyen-Âge

Basilique-Abbaye Saint-Martin d'Ainay

Place d'Ainay

69002 Lyon

Du lundi au vendredi de 8 h 30 à 12 h et de 14 h 30 à 18 h, le samedi de 8 h 30 à 12 h

Visites guidées gratuites le mercredi de 15 h à 17 h et le samedi de 10 h à 11 h 30

Renseignements au 04 72 40 02 50

Métro A, station Ampère - Victor Hugo.



Sous le clocher-porche de l'abbaye d'Ainay, le petit atrium est doté de 10 pilastres surmontés de représentations florales ainsi que de quatre étranges petits personnages joufflus aux oreilles pointues, qui rappellent des diabolins.

Les églises primitives étaient très souvent dotées d'un porche destiné à recevoir les catéchumènes (ceux qui demandaient le baptême), les énergumènes (les possédés) et les pénitents (en état de repentir) qui pouvaient assister au service divin mais n'étaient pas autorisés à entrer dans l'église. Si les catéchumènes pouvaient eux entrer dans l'église, ils devaient en revanche en sortir au moment de l'eucharistie.

Dans l'église médiévale, les énergumènes désignent les possédés, les gens habités par le démon. Ce sont eux que l'on voit représentés dans la pierre. Le mot provient du grec ancien et son sens littéral est « travaillé du dedans ». Le mot est aujourd'hui passé dans le langage courant avec l'expression populaire « crier ou s'agiter comme un énergumène ».

Dans les évangiles, on trouve plusieurs scènes dans lesquelles Jésus exorcise les énergumènes en les délivrant des forces qui les habitent comme l'énergumène de Gerasa, où Marc raconte comment Jésus délivra l'homme de la légion de démons qui l'habitait et expulsa le mal et les tourments qui le rongeaient sur un troupeau de 2 000 porcs qui immédiatement se jetèrent d'un escarpement dans la mer et se noyèrent.



LES VITRAUX DU 12, COURS DE VERDUN RAMBAUD

37

Des transfuges de l'Hôtel Royal

12, cours de Verdun Rambaud, 69002 Lyon
Métro ligne A, arrêt Perrache - Tramway T2, arrêt Perrache

À deux pas de la gare de Perrache, le bar lounge de l'*Hôtel Château Perrache* (anciennement *Hôtel Terminus*) abrite un rare et remarquable ensemble de deux verrières, d'inspiration Art nouveau. Le bar étant ouvert aux non-résidents, il est fortement recommandé de s'y arrêter un moment...

Un premier ensemble constitué de trois panneaux met en scène un paon faisant la roue dans un ensemble floral où coexistent anémones, iris, nénuphars, tournesols, chardons et ombrelles. Un second vitrail installé au plafond du bar présente des motifs plus abstraits où des volutes blanches se mêlent à des motifs colorés. On y distingue notamment la tête d'un serpent stylisé. Tous deux ont été réalisés en 1912 par le maître verrier lyonnais Paquier-Sarrasin. Les vitraux proviennent de l'*Hôtel Royal*, place Bellecour, et ne furent installés dans l'ancien *Hôtel Terminus* qu'en 1989, le propriétaire de l'époque possédant à cette date les deux hôtels.

Un hall d'entrée Art nouveau

Le hall d'entrée de l'hôtel est un ancien salon de lecture qui conserve un très bel ensemble Art nouveau. Si nombre de salles ne sont accessibles qu'aux résidents, le hall présente de superbes boiseries (que l'on dit de Majorelle) ainsi que de délicates sculptures de jeunes femmes alanguies émergeant de voluptueux décors végétaux, réalisées par Edgar Henri Boutry. Les peintures, dans un style post-impressionniste, sont du peintre toulousain Henri Martin et d'Ernest Laurent, prix de Rome en 1889. Tous deux parcoururent ensemble l'Italie en 1885 pour y étudier les primitifs.

Un hôtel réquisitionné par la Gestapo lors de la Seconde Guerre mondiale

Entre novembre 1942 et l'année 1943, l'hôtel devint le siège de la Gestapo lyonnaise. Il accueillit notamment la section IV de Klaus Barbie, chargée de la lutte contre la Résistance. L'hôtel est également, et pour cette raison, à l'origine du titre du documentaire de Marcel Ophüls : *Hôtel Terminus*.



VITRAIL ART NOUVEAU DU 23, COURS DE LA LIBERTÉ

④

Inspiré d'un dessin d'Eugène Grasset, l'un des pionniers de l'Art nouveau

23, cours de la Liberté
69003 Lyon

Tramway T1, arrêt Liberté

Métro ligne D, arrêt Guillotière



© Alex Lalourcade

C'est probablement l'un des plus beaux vitraux de Lyon et l'un de ses secrets les mieux gardés. Visible depuis la rue, le vitrail se découvre en approchant son visage de la grille qui protège l'entrée de cet immeuble d'habitation privé.

En demandant l'aimable autorisation aux habitants, on peut parfois l'apprécier depuis le hall d'entrée, où trône une petite statue éclairante dans un décor théâtral.

Enchâssé dans une porte sur cour, ce vitrail a été créé en 1898 par Lucien Bégule, l'un des grands maîtres verriers lyonnais, dont nombre de vitraux profanes et religieux ornent des bâtiments lyonnais. Avec son délicat portrait féminin, ses fleurs, ses fruits et ses papillons, il reprend inmanquablement des thèmes chers à l'Art nouveau, son style et les références au Moyen Âge évoquant également les préraphaélites. Le choix de couleurs, où prédomine le bleu, lui confère une grande fraîcheur.

Eugène Grasset : l'inventeur de la Semeuse des éditions Larousse

Le médaillon central est inspiré d'un dessin nommé *Froideur*, créé en 1897 par Eugène Grasset (1845-1917), l'un des initiateurs de l'Art nouveau. Ce peintre et illustrateur français d'origine suisse a développé une œuvre peuplée de gracieuses héroïnes qui est marquée par le symbolisme, les préraphaélites et le japonisme. On lui doit notamment la *Semeuse* tenant une fleur de pissenlit, conçue en 1890 pour les éditions Larousse et qui devient l'emblème visuel de la marque jusqu'en 1950, avant d'être « relookée ». Son travail a eu une grande influence sur Alphonse Mucha.

Un grand nombre d'immeubles bâtis autour de la préfecture disposent de beaux ensembles de vitraux qui sont malheureusement privés et inaccessibles au public. Ces éléments décoratifs sont un témoignage direct de la Belle Époque. En 1890, l'hôtel de préfecture est édifié, donnant naissance à un quartier résidentiel, bourgeois. Les immeubles adjacents sont souvent élevés autour d'une cour, formant de vastes îlots rectangulaires, abritant des jardins arborés. Les immeubles, aux façades d'une grande sobriété, dissimulent souvent des allées richement décorées abritant mosaïques et vitraux, réalisés selon le style Art nouveau (comme au 86, avenue de Saxe) ou parfois dans un style beaucoup plus pompeux.

BALCONS DU 104, GRANDE RUE ⑤ DE LA GUILLOTIÈRE

Une ferronnerie composée d'étranges signes et lettres

104, Grande rue de la Guillotière

69007 Lyon

Métro D, station Saxe - Gambetta

À deux pas de l'église Notre-Dame-Saint-Louis, les deux balcons en fer forgé du premier étage de la demeure sise au 104, Grande rue de la Guillotière passent facilement inaperçus. Pourtant, en levant les yeux, la ferronnerie révèle un étrange assemblage de lettres et de signes : on peut y lire à l'horizontale les inscriptions « JSMJ, ANNA, TC, VT, AD » et « 1813 » de part et d'autre du balcon, tandis qu'au centre se distinguent un cœur et une petite croix entourée de deux signes enroulés.

Cette maison dite « maison du Pèlerin » a été bâtie en 1813 par un dénommé Antoine Delhomme, compagnon charpentier.

S'il est difficile d'interpréter ces lettres, les compagnons d'autrefois inventant souvent leur propre cryptographie en plus de celle de leur



corporation, « JSMJ ANNA » font certainement référence à la devise « Jésus Marie Joseph Anne » des anciens compagnons charpentiers du devoir. On peut également lire les initiales du propriétaire du lieu, Antoine Delhomme, ainsi que la date de construction. La forme triangulaire qui divise les balcons représente le compas des compagnons charpentiers. La petite croix du balcon en fer forgé entourée de deux enroulements, sorte de coquilles Saint-Jacques stylisées, est peut être une référence à Compostelle, ou simplement des symboles chrétiens utilisés par les compagnons. Le motif de la coquille Saint-Jacques se retrouve également sculpté dans les cinq différentes lucarnes ouvragées en bois sous le toit de la maison. Aujourd'hui disparue, une peinture de saint Jacques de Compostelle sur la façade faisait autrefois écho aux motifs sculptés.

Il est possible que ces éléments renvoient à un pèlerinage personnel à Saint-Jacques de Compostelle, sans que cela ne fasse partie des traditions compagnonniques qui, quant à elles, comportent en revanche un pèlerinage à la Sainte-Baume en Provence. La légende veut en effet que Maître Jacques, tailleur de pierre qui aurait participé au chantier du temple de Salomon et fondateur du compagnonnage, y soit enterré.

La « maison du Pèlerin » était une ancienne cayenne, maison de passage où les Compagnons du Tour de France trouvaient le gîte et le couvert. La cayenne était placée sous la direction d'une « Mère » (ici la Mère Delhomme), habituellement une femme respectable, à l'époque souvent aubergiste, et veillant non sans autorité à l'accueil et au bien-être des jeunes hommes éloignés de leur foyer. Le rattachement de la Guillotière à Lyon ne datant que de 1852, cette auberge se trouvait alors en Dauphiné et faisait pendant au siège des compagnons passants charpentiers situé à Vaise (commune elle aussi rattachée à Lyon en 1852).

Les deux auberges se trouvaient ainsi sur la route menant en Bourgogne ou en Dauphiné.



Pour plus d'informations sur le compagnonnage et la salle-musée de la fédération compagnonnique des métiers du bâtiment, voir p. 332.

MUSÉE DES MOULAGES DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

9

*Des reproductions des plus grands chefs-d'œuvre
antiques*

87, cours Gambetta
69003 Lyon

Le mercredi et le samedi de 14 h à 18 h

Visites guidées gratuites à 14 h 30 et 16 h

Métro D, station Garibaldi

Situé dans une ancienne usine de corsetterie, le musée des Moulages de l'Université Lumière Lyon 2, apprécié d'une poignée de dessinateurs qui noircissent leurs carnets de croquis, reste largement méconnu des Lyonnais. Le lieu offre pourtant une formidable opportunité de déambuler au milieu des reproductions des plus grands chefs-d'œuvre antiques tels la *Victoire de Samothrace*, l'*Aurige de Delphes* ou le *Doryphore de Polyclète*.

Inaugurée en 1899 au sein de l'université de Lyon, la collection était initialement dévolue à l'enseignement de l'art et de l'archéologie. Doté d'une collection de près de 1600 moulages en plâtre, copies fidèles et grandeur nature, le musée présente plus de 200 œuvres, reproductions d'antiques, mais aussi des pièces médiévales et modernes. On y découvre ainsi le célèbre *Torse du Belvédère* (musées du Vatican à Rome), retrouvé au début du XVI^e siècle et dont Michel Ange tomba amoureux ou encore une copie de *L'Écorché du tombeau de René de Chalon*, favori de Charles Quint.

Dans une semi-pénombre, une galerie médiévale rassemble des moulages des grands chefs-d'œuvre gothiques trouvés dans les cathédrales d'Amiens, Chartres, Bordeaux ou Corbeil, comme les statues colonnes du roi Salomon et de la reine de Saba. Un jeu d'éclairage subtil rappelle que les statues, médiévales ou antiques, n'étaient pas blanches mais polychromes.

Le musée pose la question de la valeur de ces œuvres : simples copies ou œuvres à part entière quand on sait que les techniques de moulages traditionnelles se perdent ou que le moulage du Laocoon exposé à l'entrée nécessita trois ouvriers spécialisés pendant quatre mois ?

Dans la série des moulages représentant les sculptures du fronton Est du Parthénon, Déméter (troisième en partant de la gauche) a une histoire un peu particulière. Lors d'un prêt au musée Picasso, à Malaga, elle inspira Jeff Koons, l'artiste au style kitsch néo-pop, qui en commanda un surmoulage utilisé ensuite dans sa série *Gazing Balls* qui mêle sculptures antiques et culture pop.



ESCALIER BLEU DE LA MANUFACTURE DES TABACS

22

Un escalier d'inspiration Eiffel

1, avenue des Frères Lumière ou 6, rue Pr. Rollet
69008 Lyon

Du lundi au vendredi de 8 h 30 à 22 h et le samedi de 9 h 30 à 17 h

L'escalier se situe derrière la bibliothèque, présentez-vous aux agents de la bibliothèque qui pourront vous l'indiquer

L'accès est contrôlé mais la bibliothèque est accessible à tous

Bus C7, C25, 69, arrêt Manufacture - Montluc

Tramway T4, arrêt Manufacture - Montluc

Métro D, station Sans-Souci



Juste derrière la bibliothèque de l'université, un escalier métallique monumental d'un bleu éclatant dessert aujourd'hui les salles de cours de la Manufacture des Tabacs.

Avec sa multitude de rivets, il n'est pas sans rappeler la tour Eiffel ou la structure métallique de la Halle Tony Garnier qui occupe les anciens abattoirs de la Mouche, construits à la même période en hommage aux travaux de Gustave Eiffel que Tony Garnier admirait beaucoup (voir p. 290).

L'escalier a été construit vers 1925 d'après les plans de Joseph Clugnet, ingénieur en chef du Service central des manufactures de l'État et grand féru d'art.

C'est lors de la transformation de la manufacture en université, en 1992, que l'architecte Albert Constantin le peignit en bleu et l'utilisa comme transition entre l'ancien bâtiment et la bibliothèque en verre nouvellement créée.

De l'autre côté de la cour, un escalier jumeau, de couleur gris pâle, est, lui, plus discret.

Des poteaux creux pour humidifier le tabac

Facilement visibles dans la cour nord du bâtiment, des poteaux en fonte ponctuent sur deux rangs l'espace des anciens ateliers et traversent les étages depuis le sous-sol jusqu'aux combles. Ils étaient censés faire circuler de la vapeur d'eau pour humidifier les feuilles de tabac conditionnées dans les ateliers, mais ce système semble pourtant n'avoir jamais été utilisé. Les chapiteaux des poteaux à la forme stylisée évoquent la toque de plants de tabac coupés telle que la représentaient à leur manière les Incas ou les tribus amérindiennes.

Décédé en 1911, Joseph Clugnet ne vit pas la construction des bâtiments qui s'échelonna de 1912 à 1932, entrecoupée par les années de guerre et les années difficiles qui s'ensuivirent. Construite sur l'ancienne ligne de fortification de la ville, la Manufacture des Tabacs de Monplaisir remplaça la vétuste manufacture de Perrache. Dès 1933, elle se hissa au second rang des 22 manufactures françaises, avec la production de 380 tonnes de cigarettes. À son apogée, l'usine produisait 30 millions de cigarettes par jour. Sa production s'acheva en 1987 et ses bâtiments furent reconvertis en université en 1992.

MUSÉE DENTAIRE

37

Des collections mondialement reconnues

Faculté d'odontologie
11, rue Guillaume Paradin
69008 Lyon

04 78 77 86 92

Visites gratuites uniquement sur rendez-vous auprès du secrétariat de la faculté
Métro D, station Laennec

À deux pas de la bouche de métro Laennec, à droite de l'entrée des locaux de la faculté d'odontologie, un petit escalier en rez-de-jardin conduit à un cabinet atypique qui, par ses collections, est l'un des plus importants musées dentaires au monde.

Le visiteur est accueilli par la reconstitution d'un cabinet dentaire



des années 1895. La patiente, assise sur un fauteuil de l'époque, est aux mains du praticien qui actionne un tour à pédale mécanique permettant, sur le principe des anciennes machines à coudre, de faire tourner une roulette au bout du flexible.

Le musée possède une remarquable collection de fauteuils du XIX^e siècle à nos jours, qui permet de mesurer l'évolution de l'ergonomie des cabinets. De nombreuses vitrines exposent également les instruments de dentisterie, chirurgie, prothèse, radiologie dentaire, etc. On peut ainsi y voir les tout premiers outils, au manche en ivoire et en nacre, avant qu'ils ne soient remplacés par des outils métalliques, grâce aux progrès amenés par Pasteur et la stérilisation.

Si les bases de la dentisterie n'ont pas tellement changé, la profession a bénéficié d'évolutions technologiques et industrielles largement mises à profit pour le confort du patient.

La vulcanisation (incorporation du soufre au caoutchouc pour améliorer sa résistance) inventée dans les années 1840 a ainsi été adoptée pour la fabrication de prothèses dentaires. Les avancées dans l'industrie aéronautique, tels que le développement des moteurs d'avion en composite ou la mise au point de matériaux comme la colle époxy, utilisée pour coller les ailes d'avion, ont influencé la dentisterie pour les composites dentaires ou le collage des couronnes.

Le musée a été créé en 1979 à l'initiative de trois dentistes lyonnais MM. Brunner, Dewars et Emptoz, à une époque où la modernisation rapide des cabinets entraînait le renouvellement du matériel tombé en désuétude. Depuis cette date, le musée, hébergé par la faculté dentaire de Lyon, est géré par une association indépendante dont les membres sont bénévoles.



CONSOLE DE REPOS DE LA MONTÉE DE LA SARRA

③

Se reposer les épaules le temps d'une courte halte

Montée de la Sarra

69005 Lyon

Bus 19, 31 ou 40, arrêt Greillon

La rampe d'escalier de la raide montée de la Sarra est interrompue à mi-chemin par une étrange structure métallique à hauteur de dos d'homme : une console de repos.

Bien difficile aujourd'hui d'imaginer sa fonction, à moins de se replonger dans le quotidien des Lyonnais d'antan.

Fourmillant à travers la ville, des livreurs à pied étaient chargés de monter à dos d'homme les produits servant à approvisionner les fabricants, comme les ouvriers de la soierie lyonnaise, amenant jusqu'à la Croix-Rousse les énormes balles de soie qu'allaient traiter les canuts.

Les consoles de repos trouvaient alors toute leur utilité : l'espace d'un instant, les livreurs pouvaient faire une courte halte pour soulager leurs épaules avant de reprendre la montée jusqu'à la Croix-Rousse.

Les deux autres consoles de repos à Lyon

Autrefois très nombreux dans la ville, ces reposoirs ont quasiment tous disparu. Seuls trois exemplaires demeurent encore visibles à Lyon. Outre celui-ci, l'un se trouve face au n° 3 de la rue de la République, à l'angle de la rue Pizay. Jadis placé rue de la Bourse, il a été réinstallé à cet endroit à la fin du siècle dernier et sert aujourd'hui à attacher les vélos.

Un autre se trouve à mi-chemin en montant la rue de la Carrière, sur les hauteurs de Vaise, dans le 9^e arrondissement.

Ces consoles sont aussi dénommées reposoirs, portefaix (dérivé du mot désignant l'homme dont le métier était de porter des fardeaux) ou encore consoles Vignal, du nom d'Élie Vignal (1882-1965), conseiller municipal lyonnais et maire de Caluire de 1944 à 1965, qui en aurait été le promoteur au début du XX^e siècle.



NADÈGE DRUZKOWSKI



LYON

INSOLITE ET MÉCONNU

Un bateau du XVIII^e siècle en vitrine dans un parking souterrain, la plaque de la première étape du premier Tour de France, des lions qui déménagent, un réservoir spectaculaire qui se visite sur réservation, une entrée d'immeuble qui vient d'une église, les étranges numéros du boulevard des États-Unis, les énergumènes de la basilique d'Ainay, une plaque qui contredit l'autre, le moulage de la main d'un magnétiseur, des ruines mérovingiennes sous une bretelle d'autoroute, des champignons dans une ancienne galerie militaire à Caluire, les traces des boulets de canon de 1793...

Loin des foules et des clichés habituels, la ville de Lyon garde encore des trésors bien cachés qu'elle ne révèle qu'aux habitants et aux voyageurs qui savent sortir des sentiers battus.

Un guide indispensable pour ceux qui pensaient bien connaître Lyon ou pour ceux qui souhaitent découvrir son autre visage.

ÉDITIONS JONGLEZ

448 PAGES

2^E ÉDITION

18,95 €

prix valable en France

info@editionsjonglez.com

www.editionsjonglez.com

ISBN : 978-2-36195-644-8



9 782361 956448